

Comme si elle eût aperçu un objet invisible pour d'autres, ses yeux ne quittaient pas la même direction ; il y avait dans cette fixité de son regard, quelque chose de tragique qui rappelait ces personnages de l'antiquité, obéissant à une loi fatale, inexorable. Ses traits avaient pris une effrayante rigidité.

Elle s'assit devant son bureau, comme si elle eût réellement à aligner des chiffres ; mais les coudes sur la table et la tête dans ses mains, elle resta immobile.

Soudain, elle murmura :

—Je suis loin encore de la vieillesse, mais quelle existence et quel passé ! Oh ! le passé ! Pourquoi ne peut-on pas faire qu'il n'ait jamais existé ? Les souvenirs ! Pourquoi ne peut-on pas les effacer ?

Son passé, sa vie, elle voyait comme si, devant elle, un miroir magique en eût reflété l'image.

Les unes après les autres, ses années défilaient avec tous les personnages qui avaient joué un rôle dans son existence tourmentée.

D'abord elle se voyait toute petite, grelottant dans une mansarde ouverte à tous les vents, se pressant contre sa mère qui ne parvenait pas à la réchauffer et qui lui répondait par des sanglots quand elle criait : « J'ai faim ! »

Puis apparaissait la belle figure du bon docteur Villarceau. Ah ! comme elle sentait cruellement, à présent, combien elle avait été ingrate envers le bon docteur et Mme Villarceau, et peu digne de leurs bienfaits.

Et Valentine, dont elle se disait la meilleure amie, et à qui elle avait voulu faire tant de mal.

Et son mari, le meilleur des hommes, qu'elle avait abominablement trompé.

Il l'avait chassée, mais ne le méritait-elle pas ? Il l'avait séparée de son enfant, mais avait-elle encore droit aux caresses de son fils ?

Elle s'était éloignée du domicile conjugal le front haut, la haine au cœur, presque heureuse de se sentir, de pouvoir se livrer sans frein à ses passions effrénées.

Mais si, elle avait eu un sentiment vrai : son affection pour son fils. Hélas ! cela ne suffisait pas à la réhabiliter à ses propres yeux. . . . Maintenant, elle avait encore un autre sentiment vrai : celui de sa dégradation et de son indignité.

Pendant plusieurs années son existence avait été luxueuse ; l'or avait glissé entre ses mains, sans qu'elle eût jamais, dans son égoïsme, la pensée de secourir une infortune.

Elle se comparait à Forestier, le bandit. Valait-elle beaucoup mieux que lui ?

Sans doute, elle n'avait pas fracturé des meubles pour voler ; mais avait-elle été moins coupable ?

En ce moment, où le flambeau de sa conscience jetait sur son passé sa vive lumière, elle se faisait horreur.

Elle avait cru que l'amour maternel l'avait régénérée et rachetée. C'était faux, elle s'était trompée ; non, cela n'était pas, ne pouvait pas être.

Ah ! comme elle sentait bien, maintenant, que les joies de la famille lui étaient interdites, à elle, qui avait tout foulé aux pieds, qui avait oublié pendant tant d'années qu'elle était épouse, qu'elle était mère ! Quelle place pouvait-elle occuper entre cet honnête homme, qu'elle avait mortellement outragé, et son fils, et Georgette, ces deux jeunes gens d'une nature si loyale et qui méritaient si bien d'être heureux ?

Non, en admettant même la sincérité du pardon, toujours, entre son mari, ses enfants et elle, s'éleverait une barrière qui ne pourrait jamais s'abaisser.

D'ailleurs, ce pardon qui lui était accordé, son mari n'allait-il pas le retirer, à présent que le Dr Delteil lui avait fait connaître les écrasantes révélations de Forestier.

—Il le faut, il le faut ! prononça-t-elle d'une voix creuse.

Alors, avec une agitation fébrile, elle ouvrit son secrétaire. Du fond d'un des tiroirs elle tira un écrin de jade et en fit sortir un petit flacon, dont la fermeture et la monture étaient l'œuvre d'un de ces ciseleurs indous qui, avec des instruments peu perfectionnés, produisent des merveilles de patience et de délicatesse.

Dans le flacon brillait un liquide couleur de rubis. C'était un présent que lui avait fait un riche indou. Elle se souvenait que cet homme lui avait dit :

« La liqueur que contient ce flacon est un poison que j'ai expérimenté sur des gens à mon service. Si on avale tout le contenu du flacon, on tombe foudroyé ; si on en absorbe deux gouttes seulement, la mort ne vient qu'au bout de deux heures ; avec quatre gouttes, on n'a plus qu'une heure à vivre. »

Alors elle appela Elisabeth.

—Ma chère, lui dit-elle, vous m'avez toujours bien servie, et vous avez beaucoup contribué à la prospérité de cette maison. Si je dois la quitter, je veux que ce soit vous qui me remplaciez ; j'ai pris des dispositions en conséquence.

—Quoi ! madame, s'écria la demoiselle de magasin, vous songez à vous retirer ?

—Un peu plus tôt, un peu plus tard, il le faudra. Vous connaissez la clientèle, mes correspondants à l'étranger ; nul mieux que vous ne saurait continuer mon commerce.

—Je le veux bien, madame ; mais je n'ai pas l'argent nécessaire

—Ne vous inquiétez pas de cela.

Elle congédia Elisabeth, en lui disant d'envoyer chercher une voiture.

Elle mit dans une enveloppe, qu'elle cacheta, un papier que la veille, avant de se coucher, elle avait couvert de son écriture. Sur l'enveloppe, elle écrivit :

« Ceci est mon testament. »

Ensuite, elle prit une feuille blanche sur laquelle, d'une main assez ferme, elle traça ces lignes :

« Qu'on n'accuse personne de ma mort ; c'est volontairement que je quitte la vie, parce que je ne pourrais être qu'une cause d'ennuis et de tourments pour les miens. Je demande pardon à Dieu et aux êtres aimés que je laisse derrière moi. »

Alors, se plaçant devant la glace, elle avala le poison.

Un instant après, la figure couverte d'un voile épais, elle monta dans le fiacre qui l'attendait, en donnant au cocher l'adresse de son mari.

Pendant que la voiture roulait sur le pavé des rues, Léonie éprouvait une étrange sensation de bien-être ; il lui semblait ressentir dans ses veines comme un courant dont il lui était impossible de déterminer le caractère.

Une secousse de la voiture l'avertit qu'elle était arrivée.

Elle retrouva le sens de la réalité et mit pied à terre.

Paul et Georgette, venus à sa rencontre, l'attendaient sur le seuil de la porte.

Le jeune homme offrit son bras à sa mère pour la conduire à l'appartement du sculpteur sur bois.

XXVI.—EXPIATION

En montant l'escalier, Paul sentit que le bras de sa mère tremblait sous le sien, et qu'elle s'appuyait sur lui, comme lassée.

—Chère mère, lui dit-il, vous tremblez ; pourquoi ?

—Une émotion bien naturelle.

—C'est vrai. Mais vous n'avez point à redouter l'accueil qui vous attend : mon père est bon, jamais il n'a manqué à sa parole ; le pardon qu'il a promis n'est pas seulement sur ses lèvres, il est aussi dans son cœur.

—Je veux le croire, mon fils, oui, je veux le croire.

Des gouttelettes de sueur perlaient à son front.

Il entrèrent. La table était servie. Lebrun se tenait debout ; lui aussi était sous le coup d'une violente émotion.

Il fit quelques pas vers sa femme.

Celle-ci ne vit point la colère dans les yeux de son mari, ni sa bouche prête à la maudire.

—Il ne sait rien, pensa-t-elle, M. Delteil n'a pas parlé.

Et elle tomba à genoux devant le vieillard.

—Que faites-vous, Léonie ? s'écria vivement Lebrun, on ne s'agenouille que devant Dieu !

Il lui tendit la main, l'aida à se relever, la fit asseoir dans un fauteuil et, pendant quelques instants, silencieux, il la contempla avec une expression de douloureuse pitié.

Cette femme, qu'il avait connue si belle, si attirante, avait perdu non seulement sa fraîcheur, mais encore ce charme qui survit à la jeunesse ; ses lèvres étaient décolorées, ses joues pâles, ses yeux ternes, et en quelques jours ses cheveux avaient blanchi.

Lebrun ne pouvait soupçonner que, chez sa femme, un poison agissait violemment.

—Léonie, dit-il, tristement, est-ce ainsi que je devais vous revoir ?

—Vous, Auguste, répondit-elle, les années ont passé sur votre visage d'honnête homme sans en altérer les traits ; c'est que vous avez toujours eu la conscience tranquille, tandis que moi. . . .

—Léonie, ne rappelons pas le passé !

—Je ne le rappelle que pour vous montrer à quel point j'apprécie le pardon que vous avez promis à nos enfants de m'accorder, et que je sollicite à mon tour de votre générosité et de votre bonté.

—Je vous pardonne, Léonie.

—Je vous remercie, Auguste, et je remercie aussi nos enfants, qui ont si éloquemment plaidé ma cause.

—Léonie, il me semble que vous ne l'accueillez pas avec beaucoup de joie, ce pardon que vous avez tant désiré.

—C'est qu'en pensant au bonheur que j'ai laissé échapper, j'ai le regret douloureux de l'avoir perdu.

(La fin au prochain numéro)